

Centre d'art contemporain
De la Ville d'Yvetot

7 rue Percée 76190 Yvetot
02 35 96 36 90
galerie.duchamp@yvetot.fr
www.galerie-duchamp.org



g a l e r i e
DUCHAMP
r i e

DOSSIER PEDAGOGIQUE
TENIR SALON, MAHA YAMMINE
MAI-JUIN 2020

SOMMAIRE

Introduction «Tenir Salon»	2
Les œuvres	4
L'artiste	14
Ce que regarde, ce que lit Maha Yammine	20
Lexique	30
Les pistes pédagogiques	31
Les ateliers	33

TENIR SALON

L'expression « Tenir salon » est née aux XVIII^e et XIX^e siècles en Europe, dans les salons littéraires organisés par la société aisée : on invitait chez soi, dans son salon, des artistes, des écrivains, des intellectuel.le.s et des ami.e.s avec qui l'on débattait de la création d'alors et des dernières nouvelles politiques. C'était souvent des femmes qui « tenaient salon ». Aujourd'hui, l'expression a perdu son vernis : « tenir salon » c'est se tenir dans une soirée avec des gens qui n'ont pas grand chose à faire et pas grand chose à dire – ce qui ne peut pas être le cas ici !

Car Maha Yammine nous invite à entendre cette expression dans plusieurs sens : elle « tient » son exposition comme les maîtresses de maison « tenaient » leur logis : c'est-à-dire



Maha Yammine, ... de torchons et de serviettes (détail), 2020, torchons rebrodés suspendus, dimensions variables, diamètre 150 cm. 2018. © Maha Yammine.

qu'elles prenaient soin de la propreté, de la décoration, de l'accueil des visiteurs. Vous retrouverez dans l'exposition des objets domestiques, c'est-à-dire des objets que l'on trouve en général dans une maison : des torchons et des plantes en pot, par exemple. Pour tenir salon, il fallait aussi offrir à ses invités un accueil agréable et généreux : ces gestes d'hospitalité, Maha Yammine les a déjà utilisés dans son travail. Enfin, il fallait être élégante : bien coiffée, bien habillée. Sauf que ce « bien » est très relatif : il change avec la mode et les habitudes d'une époque.

Le salon n'est pas qu'une pièce de la maison, c'est aussi une réunion d'artistes, comme le « Salon des artistes cauchois » organisé en 1957, à l'Hôtel-de-Ville d'Yvetot : des œuvres sont réunies pour être vues indépendamment les unes des autres ; ce n'est pas vraiment comme une exposition qui a un début et une fin. Souvent les artistes postulent et paient pour participer à un Salon. Pas comme dans un centre d'art où on est invité et accompagné. Souvent (pas toujours), ce sont des artistes amateurs : ils et elles ont un autre métier et font de la peinture ou autre chose pour le plaisir. Quand Maha Yammine appelle son exposition « Tenir salon » dans un lieu qui fait en général des expositions, quand elle transforme des objets domestiques et nous les montre comme des œuvres, elle nous encourage donc à nous poser des questions : qu'est-ce qui fait qu'un objet a plus de valeur qu'un autre ? Qu'est-ce qui fait qu'un geste a plus de valeur qu'un autre ? Qu'est-ce qui fait qu'un objet nous sert à essuyer les verres un jour et est regardée comme une œuvre un autre jour ?

C'est un peu ce que Marcel Duchamp a fait, il y a plus d'un siècle : lui aussi participait à un Salon que des artistes organisaient à New-York ; les artistes avaient dit que, contrairement à d'autres salons, ils ne refuseraient personne. Comme Marcel Duchamp était un peu facétieux et provocateur, il a envoyé un urinoir sous un faux nom... Les organisateurs se sont demandés quoi faire avec ça ; et le ready-made* était né !

LES ŒUVRES

Autoportrait en bonne femme, 2020, film d'animation en boucle, 1'20"

Au Liban, se coiffer en « Bonne femme » (en français), c'est se faire faire un chignon qui ressemble un peu à celui des jeunes Anglaises de la fin du XIX^e siècle. C'est très chic.

Dans ce film d'animation* - et dans le flip-book* édité par la Galerie Duchamp à l'occasion de l'exposition « Tenir Salon » - Maha Yammine décompose en une trentaine de plans* les étapes de la coiffure en train de se faire - puis de se défaire. La vidéo est en boucle* : Maha Yammine se transforme en « dame » puis redevient elle-même, à volonté. La projection est en très grand format : alors dès notre arrivée, on voit son visage en grand, qui nous regarde dans les yeux.

Comme souvent dans le travail de Maha Yammine, la forme est apparemment simple, presque naïve : c'est littéralement un trait de dessin qui bouge, un dessin animé, comme si elle s'adressait aux enfants. Avec cette forme simple, elle parle pourtant de nos hiérarchies sociales, comme si elle se demandait (et nous demandait aussi) à quoi tient la valeur : à une coiffure ? Et on pourrait extrapoler : à la marque de nos vêtements ? à la couleur de la peau ? En même temps, il y a quelque chose de très facile à passer d'une coiffure qui nous donnerait de la valeur à cette coiffure défaite : un mouvement fluide et réversible*, sans grande conséquence sur qui l'on est en réalité.

On voit déjà que les œuvres de Maha Yammine ont une forme anodine, presque enfantine, mais qu'elles parlent de choses très sérieuses : notre monde, les relations entre les humains et la façon dont ils et elles se jugent.

... de torchons et de serviettes..., 2020, torchons usagés brodés, dimensions variables.

Cette question de la valeur se retrouve dans cette installation*, composée d'une dizaine de vieux torchons suspendus qui ont été brodés avec beaucoup de soin et d'expertise par la maman de l'artiste, au Liban, durant les fêtes de Noël. En général, ce ne sont pas les torchons qu'on brode mais plutôt les serviettes qui, elles, ne restent pas à la cuisine pour essuyer les ustensiles, mais sont posées sur la table et participent à l'élégance des salles à manger.

On voit ici que les questions qui intéressent Maha Yammine sont liées aux actions que l'on fait pour embellir les choses, pour leur donner de la valeur et, parfois, impressionner les autres, soit en se coiffant d'une façon spéciale, soit en décorant sa maison.

Si Maha Yammine a eu besoin de demander de l'aide à sa maman, c'est qu'aujourd'hui, les jeunes femmes ne savent pas broder aussi bien qu'avant ; avant, les jeunes femmes étaient moins nombreuses à travailler et gagner de l'argent en dehors de la maison ; le plus souvent, elles se destinaient à être de bonnes maîtresses de maison et apprenaient avec leurs mères à bien s'habiller, bien se coiffer, bien entretenir sa maison, coudre et broder son linge, bien recevoir ses invité.e.s...

Les temps ont changé et l'éducation des jeunes filles aussi ; aujourd'hui, la technique de la broderie est moins bien connue et moins valorisée, même si, on le voit ici c'est très complexe et nécessite beaucoup de savoir-faire et de temps. Peut-être pourrait-on se demander, en regardant cette installation, pourquoi la broderie n'est pas considérée avec le même respect que, disons, la sculpture, la peinture ou le dessin ?

Le geste de Maha Yammine (le fait de broder des torchons et de les montrer dans une exposition) pourrait alors avoir deux interprétations : d'une part, elle accorde du soin, de l'attention à des vieux torchons troués ; d'autre part,

elle décide que la broderie a sa place dans un centre d'art contemporain et qu'on la regarde donc avec la même attention qu'une sculpture ou une peinture. Révolution !

Sans titre, 2020, performance (plantes en pot, bière, serviettes), dimensions variables.

Pendant toute la durée de l'exposition, Maha Yammine viendra prendre soin de plantes en pot qu'elle a installées devant la fenêtre du centre d'art, au soleil. Elle nettoiera leur feuillage à la bière, comme elle a vu faire sa mère : la bière fait briller les feuilles.

D'une certaine façon, c'est comme si elle nous invitait à voir le centre d'art comme une maison, un endroit habité, et une maison comme un lieu d'exposition, où la disposition des choses et leur présentation est le résultat d'une intention esthétique*, c'est-à-dire qui se préoccupe de l'aspect des choses.

Voir du pays, 2020, vidéo, 1h20.

Pendant sa résidence à Yvetot, Maha Yammine s'est intéressée à toutes les activités de loisirs et aux festivités proposées en ville, à la Maison de quartier ou au Manoir du Fay. Elle voulait apprendre la taille des pommiers, la danse en ligne et la danse orientale, le tricot, l'évaluation des animaux de boucherie ou encore comment sauver les animaux sauvages que l'on trouverait, blessés, sur un chemin de campagne (ça, elle n'a pas réussi à le faire). Elle a filmé tous ces moments d'apprentissage et s'est filmée elle-même, s'exerçant, répétant, refaisant les gestes spécifiques à ces activités : des gestes qui nécessitent une expertise spéciale. Comme les enfants apprennent, petits, la langue et les gestes de la vie quotidienne. Le mimétisme est tout compte fait une méthode d'intégration culturelle très ordinaire. En anglais, un dicton dit : « *In Rome, do as the Romans do* » (en français : « À Rome, faites comme les Romains »).

C'est aussi de cette façon que l'on apprend la peinture à



l'Académie* (voir notice du *Salon des artistes cauchois*).

14, 2017, vidéo en boucle 1h10.

Tous les soirs, les parents de Maha Yammine et ses voisins se retrouvent les uns et les unes chez les autres pour jouer au rami. Tous les soirs sans exception, qu'il pleuve ou qu'il vente, en temps de paix comme en temps de guerre : le soir, on joue au rami. Ce soir de 2017, Maha Yammine leur propose de filmer une partie ; elle leur confie un jeu de cartes... vierges. Passé le moment de surprise, tout le monde joue comme si de rien n'était ; comme si de rien n'était, gagne des plis, note les scores jusqu'à désigner un vainqueur.

Bien sûr, cette vidéo est drôle : jouer avec des cartes blanches, c'est absurde. La partie quotidienne devient une pièce de théâtre, les joueur.se.s deviennent des comédien.ne.s amateur.e.s qui interprètent des personnages, énoncent des répliques* et le scénario d'une partie de cartes qui, en fait, n'a pas lieu.

Comme dans d'autres de ses œuvres, Maha Yammine part d'une sorte de protocole*, comme l'énoncé d'un problème ou la liste d'ingrédients d'une recette bien connue dont elle modifierait un élément pour voir le résultat.

Comme d'autres artistes, elle expérimente - mais avec une matière



Maha Yammine, *Fanfare* (capture vidéo), 2017, vidéo, 5 min.



Vue de l'exposition « Panem et Circenses », Maha Yammine et Marwan Moujaes, Espace arts plastiques, Vénissieux, France, 2018. © Amandine Quillon, 2018.

qui serait l'humain : ses habitudes, ses coutumes, ses croyances mais aussi son imagination, sa fantaisie et peut-être son désir quasi-universel de donner un sens à des événements apparemment incohérents. L'humain n'est donc pas ici un cobaye mais un complice participant à la création d'une forme dont Maha Yammine à donner les matériaux, les dimensions - et peut-être le titre.

Cette façon de travailler - avec d'autres qui ne sont pas les exécutants d'un scénario pré-écrit mais des interprètes ayant une part de liberté importante - cette façon de travailler, donc, nous incite à revoir notre conception de l'artiste : il ou elle n'est pas un.e auteur.e tout-puissant.e* (qui décide de tout et détermine tout) ; plutôt un.e chef.fe d'orchestre peut-être ?

Score, 2020, carnet, 18 x 10 cm

Un petit carnet est accroché au mur. À l'intérieur, y sont notés les scores des parties de rami que jouent tous les soirs les parents de Maha avec leurs voisins ou leurs proches (voir notice de 14). Les résultats sont notés en chiffres arabes, à l'occidentale (ce que l'on appelle « chiffres arabes » en français) ou à l'orientale (la façon dont les Arabes écrivent vraiment les chiffres). À la fin de chaque partie, est désigné un vainqueur, en français, en anglais ou en arabe.

Ce petit carnet n'est plus désormais un petit carnet mais une œuvre ; une œuvre ready-made c'est-à-dire « toute faite ». L'artiste n'a rien fait d'autre que de le trouver, le prendre et le montrer comme une œuvre dans un lieu d'exposition, à l'occasion d'une événement d'art. Maha Yammine a désigné ce carnet comme œuvre, qui a été acceptée comme tel par une institution : nous, la Galerie Duchamp.

L'inventeur du ready-made s'appelle justement Marcel Duchamp ; cet artiste franco-américain est né à Blainville-Crevon, une trentaine de kilomètres d'Yvetot. Il définit le ready-made comme une objet choisi arbitrairement - c'est-à-dire quasiment par hasard. Il dit que

c'est l'objet qui le choisit plutôt que l'inverse.

**Salon des artistes cauchois, 2020, 124 peintures, 24 x 30 cm
chaque**

En faisant des recherches sur Yvetot à la Bibliothèque de Rouen, Maha Yammine est tombée sur le catalogue d'une exposition qui s'est tenue à l'Hôtel-de-Ville en 1957 : intitulée « Salon des artistes cauchois », cette exposition associait le Musée des Beaux-arts de Rouen qui prêta quelques œuvres connues de sa collection (notamment un Claude Monet) et des peintres amateurs qui vivaient et travaillaient dans le Pays de Caux. Quelle meilleure façon de découvrir un territoire que de partir des paysages, des portraits, des natures mortes, bref, de sujets choisis par des gens d'ici et répondant à tous les genres de la peinture ? Maha Yammine décide donc de refaire les 95 peintures présentées à l'époque – soit d'après des reproductions qu'elle trouve sur Internet, soit en réinterprétant les titres qui figurent dans le catalogue. Elle poursuit son travail de copiste jusque dans l'affichage des titres, des légendes, le descriptif des œuvres et même les publicités du catalogue.

La copie est une méthode d'apprentissage traditionnelle dans les Beaux-Arts : depuis des siècles, à l'Académie, on imite et reproduit les statues antiques et les Grands Maîtres.

Mais, d'une part, ce ne sont pas les Grands Maîtres que Maha Yammine choisit de copier ici : elle s'intéresse à des œuvres considérées comme « mineures ». Et, d'autre part, Maha est plutôt copiste-interprète, jouant d'une certaine liberté avec le sujet, qu'elle utilise pour faire des tableaux « hybrides » : si le thème a été choisi par un artiste normand, elle le rejoue à partir de ce qu'elle connaît, vit et regarde. Ainsi, *Portrait de jeune fille* représente sa nièce, *Tête de chien* son propre chien et *Paysage* un petit paysage désertique qui fait penser à Paul Klee ou Etel Adnan. Comme quoi, la tradition n'empêche pas d'inventer.



Maha Yammine, *Sans titre*, 2019, broderie, 220 x 150 cm.
Vue d'exposition: "En bas", 2019, Réfectoire des Nonnes, Lyon, France.
© Maha Yammine, 2019.



Maha Yammine, *À rebours*, 2018, nappe « débrodée », diamètre 150 cm.
Vue de l'exposition « Panem et Circenses », Maha Yammine et Marwan Moujaes,
Espace arts plastiques, Vénissieux, France, 2018. © Xavier Jullien, 2018.

L'ARTISTE

Maha Yammine est née à Beyrouth en 1986, à une période où la Guerre du Liban* (1975-1990) se termine et le pays se reconstruit petit à petit.

Elle n'a pas de souvenirs de guerre à proprement parler, ni d'un quotidien en temps de guerre : sa mémoire s'est comme effacée. Ce manque, elle le comble par les souvenirs d'autres membres de sa famille (ses parents notamment, acteurs de nombre de ses vidéos) ou de personnes qu'elle rencontre. Leurs témoignages nourrissent ses installations, ses vidéos, ses dessins : comme dans *Fady had a canary* (2016, installation, carreau de ciment, terre, graines pour canari, dimensions variables) où l'on entend un ancien soldat raconter ses souvenirs et plus particulièrement celui d'une graine de canari - son canari - tombée sur le sol fissuré de sa terrasse, suite à des bombardements, qui avait germé ; on peut aussi citer les jeux d'enfants qui ont nourri toute une série de dessins et d'installations, où des jouets, modifiés ou transformés, deviennent absurdes ou inquiétants (*Sept pierres*, 2017, 7 pierres en résine et poudre de pierre, dessins à l'encre, dimensions variables).

Si le Liban est encore présent dans son travail actuel, c'est plutôt à travers des formes vernaculaires* : la broderie, la coiffure, les pratiques de l'hospitalité et encore les jeux. Elle les croise - comme on croiserait deux variétés de pommiers - avec les traditions et pratiques populaires du Pays de Caux qu'elle a glanées au cours de sa résidence à Yvetot.

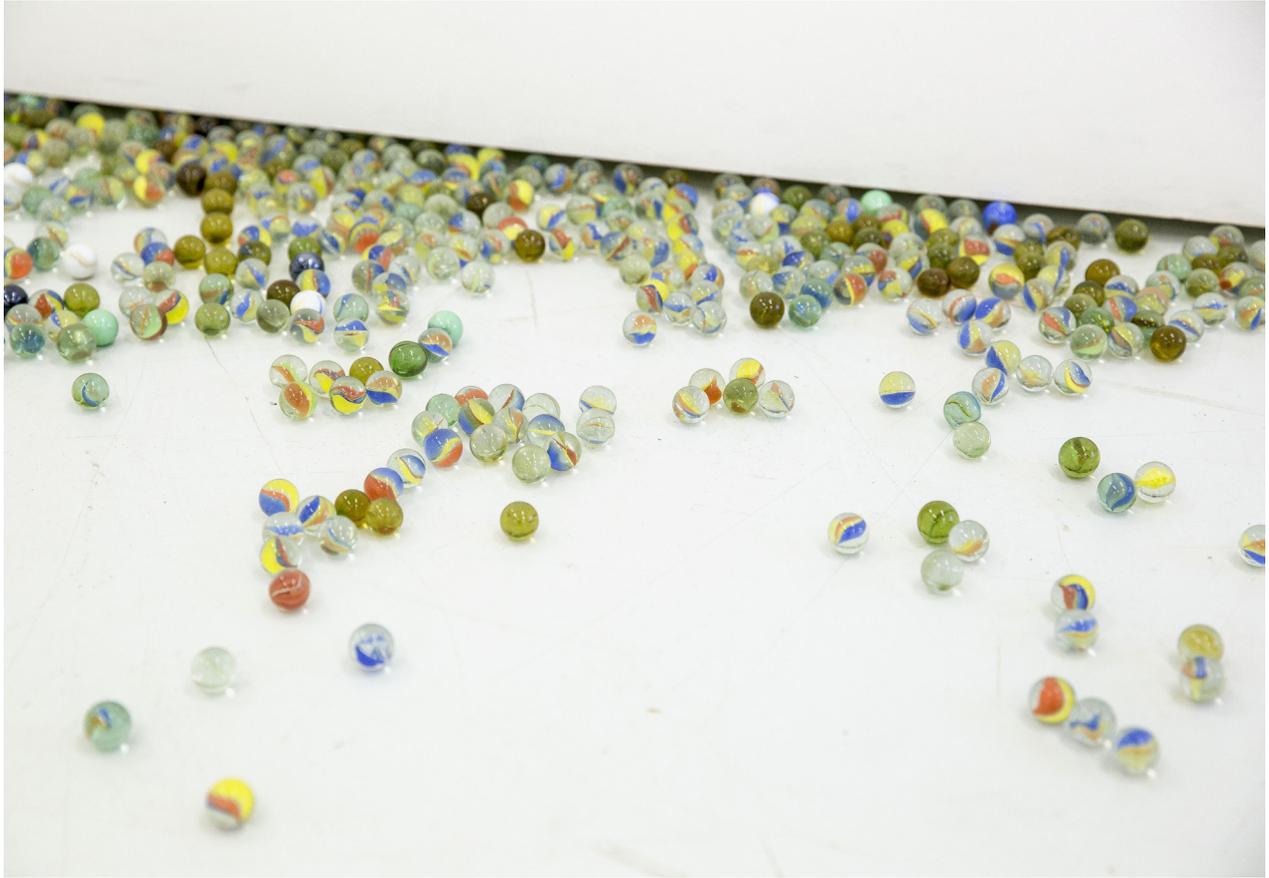
Maha Yammine a commencé par étudier la biologie à l'université de Beyrouth, avant de bifurquer vers les Beaux-arts. Après l'obtention de son Master en peinture, elle quitte le Liban pour la France et poursuit ses études d'art à Valenciennes (DNSEP



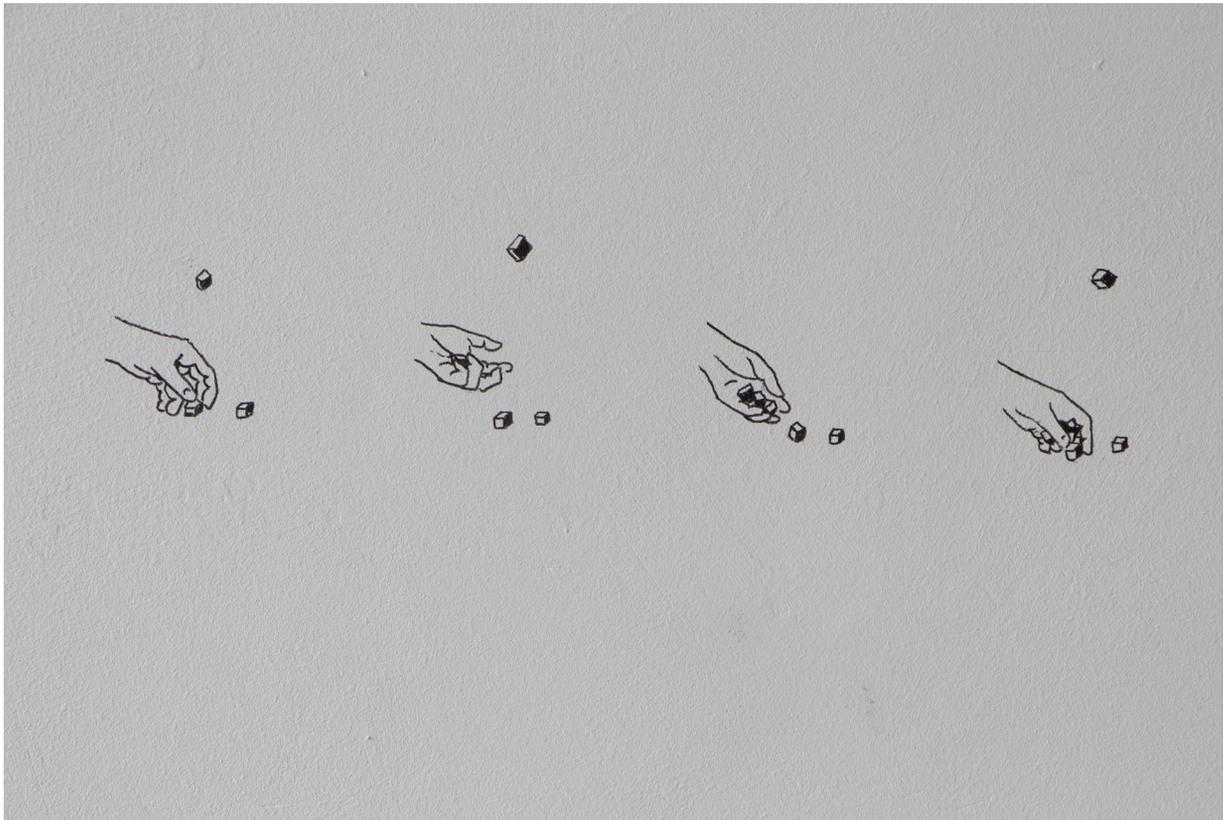
obtenu avec les félicitations du jury en 2016) et à l'ENSBA de Lyon (post-diplôme, 2017-2019). Elle a été en résidence à la Cité internationale des Arts de Paris (2016-2017). « Tenir Salon » est sa première exposition monographique. Actuellement, elle vit et travaille à Rouen.

Maha Yammine, *Fady had a canary*, 2016, installation, carreau de ciment, terre, graines pour canari, 20 X 20 cm. © Maha Yammine, 2017.





Double page : Maha Yammine, *Wall*, 2015, installation, cimaise, billes, dimensions variables. © Mathieu Harel-Vivier, 2016.





Double page : Maha Yammine *La'ouch /5 cailloux* (détail), 2017, cinq pavés, filet, dessins à l'encre, dimensions variables.
Vue d'exposition : Portes ouvertes à la Cité internationale des arts, Paris, France, 2017. © Maha Yammine, 2017.

CE QUE REGARDE, CE QUE LIT MAHA YAMMINE

Ce que lit et regarde Maha Yammine, ce sont (notamment) des artistes, des auteur.trice.s, des œuvres ou des livres qui l'ont marquée. Les connaître, c'est aussi mieux la comprendre.

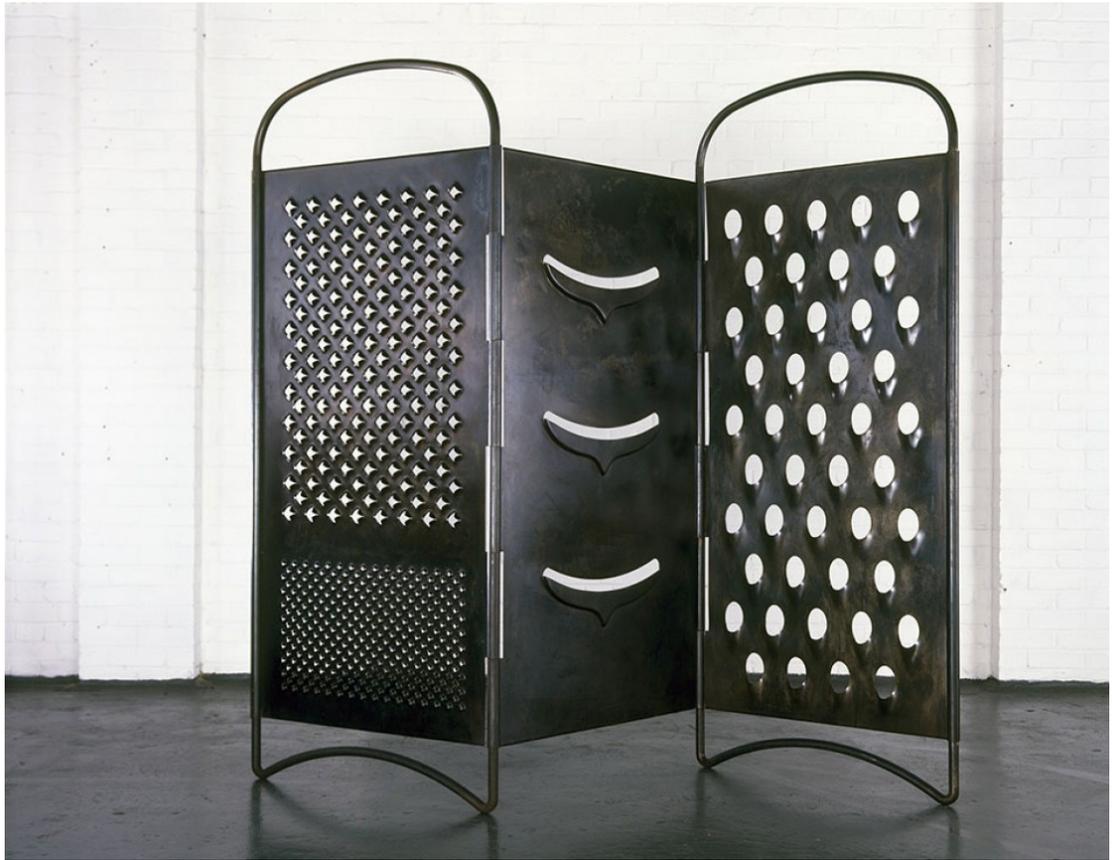
MONA HATOUM

Mona Hatoum est une artiste contemporaine d'origine palestinienne, reconnue à partir des années 1980 pour ses installations, ses performances et ses vidéos. Ses œuvres sont à la fois minimalistes, poétiques et violentes.

Née en 1952 à Beyrouth au Liban, elle est diplômée de la Slade School of Art en 1975, forcée de rester au Royaume-Uni en raison de la Guerre civile qui éclate au Liban. Elle témoigne de cette séparation forcée avec sa famille, à travers ses vidéos et ses performances*, qui abordent la douleur de l'exil et de la distance, l'enfermement ou encore la guerre. Ainsi, *Measure of Distance* (1988, vidéo, 16') manifeste cette séparation douloureuse et intime entre l'artiste et sa mère.

Vers 1990, la pratique de Mona Hatoum prend la forme d'objets-sculptures et de grandes installations dont le corps - son corps - est le support et où elle recourt au détournement d'objets domestiques.

Elle vit et travaille actuellement à Londres et à Berlin.



Mona Hatoum, *Grater Divide*, 2002. Courtesy Mona Hatoum & White Cube. © Iain Dickens.
Mona Hatoum, *Twelve Windows*, 2012-2013. Vue de l'exposition « Mona Hatoum », Centre Pompidou, Paris, 2015



Francis Alÿs, *Children's Game 10 / Papalote*, 2011, vidéo, 4 min 13 sec. Balkh, Afghanistan. © Francis Alÿs.

FRANCIS ALÿS

Francis Alÿs est un artiste contemporain, né en 1959 à Anvers (Belgique). Il vit et travaille aujourd'hui dans la ville de Mexico, très présente dans son travail.

Diplômé d'une école d'architecture, il réalise aussi bien des vidéos, des performances filmées proches du film documentaire que des installations, des photographies, des peintures ou des dessins, où l'on retrouve une attention particulière à l'urbanisme et à l'architecture.

Poétiques, ses œuvres abordent des questions sociales, culturelles ou politiques telles que les guerres, les frontières ou la mondialisation.

L'œuvre qui a retenu l'attention de Maha Yammine est un ensemble de 18 films vidéos, débutés en 1999 et intitulés *Children's Game* (en français « jeux d'enfants »). On y voit des enfants, de différentes régions du monde, jouer dans l'espace public avec des objets trouvés ou ramassés dans la ville (bouteille en plastique, pierres, pièces de monnaie). Les jeux des enfants témoignent à la fois de leur inventivité (ils et elles aménagement des espaces imaginaires n'importe où et quasiment avec n'importe quoi) mais aussi leur innocente cruauté, qui intéresse ici Maha Yammine.



MARTHA ROSLER

Martha Rosler est une artiste contemporaine féministe, née en 1943 à New York. Diplômée d'un Master of Fine Arts en 1974, à l'université de Californie, elle commence par la peinture puis la photographie. Elle mène en parallèle une activité de théoricienne, de critique d'art et d'enseignante.

Ses œuvres - installations, vidéos, performances - portent un regard critique sur des sujets socio-politiques liés au rôle de la femme et sa représentation, mais aussi à des conflits (notamment la guerre du Vietnam), à l'impérialisme américain, à la standardisation et à la mondialisation.

Elle est notamment connue pour *Semiotics of the Kitchen* (en français, « Séméiologie de la cuisine ») : issu d'une performance, ce court-métrage parodique est réalisé en 1975. Filmé en plan fixe, l'artiste énumère, par ordre alphabétique, les ustensiles

Martha Rosler, *Cleaning the Drapes*, de la série « House Beautiful: Bringing the War Home », 1967-1972, photomontages. Courtesy Martha Rosler et Mitchell-Innes & Nash, New-York



de la cuisine, domaine traditionnel de la femme. Pour chaque ustensile, elle fait la démonstration d'une utilisation détournée qui devient, au fur et à mesure de la séquence, de plus en plus violent : la vidéo s'achève sur un assemblage d'objets tranchants, dessinant les dernières lettres de l'alphabet.

Son travail incarne une remise en question du regard porté sur la femme dans la société occidentale et dénonce le patriarcat comme système de domination.

Martha Rosler, *Semiotics of the kitchen*, 1975, vidéo noir et blanc sonore, 6 min 21 sec. Collection Museum of Modern Art.

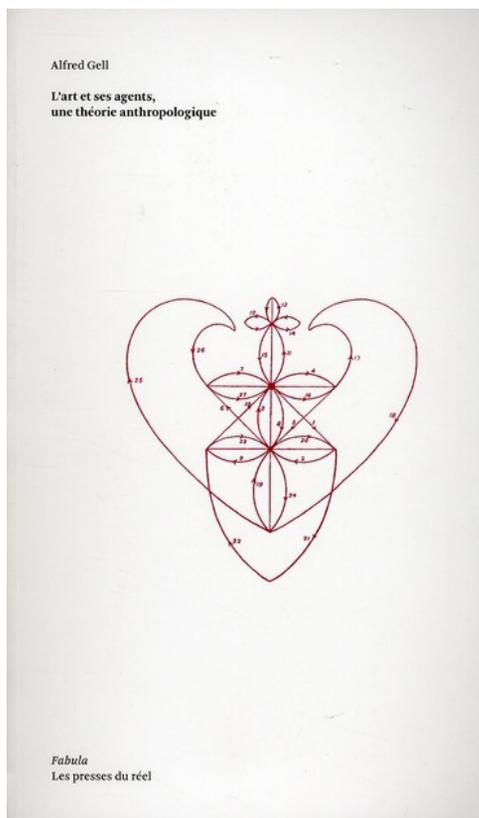
ALFRED GELL

C'est *L'art et ses agents, une théorie anthropologique*, œuvre posthume d'Alfred Gell (1945-1997, Royaume Uni) qu'a choisi de nous présenter Maha Yammine.

Son auteur y regarde les œuvres d'art non pas comme des objets esthétiques (de « beaux » objets) mais comme des objets exerçant des interactions avec les humains.

Pour Gell les œuvres d'art sont comme des personnes. Si cela vous semble étrange, pensez à la façon dont vous vous êtes excusé auprès d'une chaise après l'avoir bousculée par accident ! Pour l'anthropologue, l'homme donne une âme aux objets inanimés. Les œuvres d'art font partie du monde des objets. Elles existent dans les rapports sociaux, véhiculent des idées et des émotions ou reçoivent des fantasmes et des projections. Elles sont donc, pour ainsi dire, vivantes et exercent dans la communauté des

forces comparables à celles des hommes. Lorsqu'elles sont actives, elles produisent des « agentivités » et lorsqu'elles reçoivent, elles sont des « patientes ».



Alfred Gell, *L'Art et ses agents – Une théorie anthropologique* [couverture], Les presses du réel, 2009 (titre original : *Art and Agency. An Anthropological Theory*, Oxford University Press, 1998). Textes : Maurice Bloch (introduction), Olivier Renaut et Sophie Renaut (traduction).

JOHN DEWEY

John Dewey (1859-1952) est un philosophe américain qui s'intéresse au pragmatisme, c'est-à-dire qu'il s'intéresse aux phénomènes qui agissent sur le réel. Dans l'ouvrage *L'art comme expérience* (1934), il essaie de définir « l'expérience esthétique » car il pense que cette expérience « participe à la vie quotidienne » (pages 110-111).

John Dewey valorise l'expérience dans le jugement de l'œuvre d'art. Pour lui, ce ne sont pas ses qualités esthétiques et formelles qui justifient l'existence de l'œuvre, mais deux formes d'expérience :

- L'expérience de l'artiste dans la création, qui comprend le contexte dans lequel l'artiste a travaillé, son expérience physique durant la réalisation de l'œuvre et sa relation affective avec elle.
- L'expérience de l'œuvre faite par le visiteur, c'est-à-dire la manière dont le visiteur entre en contact avec l'œuvre par ses sens, son corps et depuis le contexte d'où il vient.

C'est une approche qui donne donc une valeur essentielle au jugement affectif et physique plutôt qu'au jugement esthétique gouverné par les règles abstraites du goût.

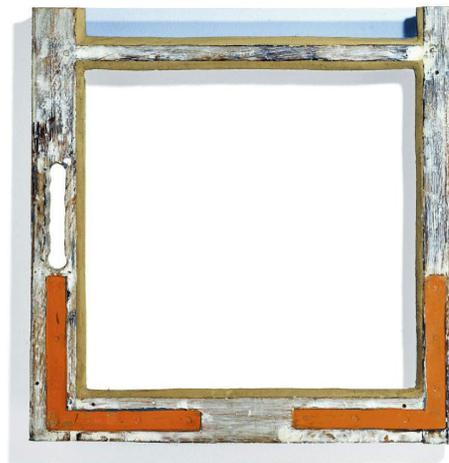
Toutefois une expérience esthétique peut émerger à l'extérieur du champ de l'art : nous pouvons la vivre au quotidien lorsque nous sommes engagé.e.s dans des gestes simples ou complexes nous suscitant bonheur et plaisir. À ce sujet, Léa Casagrande écrit : « Par exemple, si une personne remet de l'ordre dans sa chambre par pure routine, son acte ne peut être dit esthétique. Mais si elle réalise cette action alors qu'elle éprouvait une forme d'énervement et que son émotion originelle a été ordonnée par ce qu'elle a fait, la chambre rangée lui renvoie l'image du changement qui a eu lieu en elle. Elle a le sentiment non pas de s'être acquittée d'une corvée nécessaire, mais d'avoir fait quelque chose d'épanouissant émotionnellement. Son émotion ainsi

« matérialisée » est esthétique. »¹

John Dewey conçoit l'art comme un « lieu de réconciliation et d'émancipation » où l'objet d'art met en relation l'artiste et le spectateur. Ce sont ces « interactions » entre le spectateur et l'artiste, grâce à l'œuvre, que Dewey définit comme expérience : pour qu'il y ait expérience, il faut qu'il y ait transformation et compréhension, c'est-à-dire un acte d'« abstraction » et d'« extraction ». Si le spectateur est simplement influencé par le regard de l'artiste ou s'il ne fait pas l'effort d'extraction, alors il n'y a pas expérience.

¹ CASAGRANDE, Léa « L'art comme expérience de John Dewey », in *les-philosophes.fr* [consulté le 18 mars 2020].

John Dewey L'art comme expérience



folio **essais**

John Dewey, *L'Art comme expérience* [couverture], 2010 [1934], collection Folio essais, Paris, Gallimard, 2010. Textes : Richard Shusterman (préface), Stewart Buettner (postface), Jean-Pierre Cometti (traduction),

LEXIQUE

- Académie : institution destinée à la formation des artistes (sculpteurs, peintres, graveurs, dessinateurs, ...). Outre leur rôle dans l'enseignement, les académies ont rapidement pris un rôle dominant dans l'organisation d'expositions et l'attribution de récompenses, fixant les « bons critères du goût ».
- assemblage : procédé artistique qui consiste à réunir différents objets choisis par l'artiste, qu'il ou elle met en scène dans une composition en trois dimensions.
- esthétique : relatif au beau, à l'art.
- flip-book : terme anglais pour désigner un livret de dessins ou de photographies, représentant une scène en mouvement. Il suffit de tourner les pages rapidement pour voir le mouvement se produire.
- geste : mouvement du corps ancré dans l'œuvre de l'artiste.
- guerre au Liban : guerre civile qui s'est déroulée au Liban de 1975 à 1990, faisant de 130.000 à 250.000 victimes.
- installation : œuvre d'art en trois dimensions, souvent créée pour un lieu spécifique (in situ) et qui modifie la perception de l'espace.
- médium : moyen d'expression artistique, tel que, par exemple, la sculpture, la photographie, le dessin, la peinture, le cinéma, la radio, la vidéo, la bande-dessinée, la performance..

- minimalisme : mouvement artistique apparu aux Etats-Unis dans les années 1960. Il se caractérise par un dépouillement formel de l'œuvre d'art.
- œuvre : forme issue du processus de création artistique, associant une intention et des choix de fabrication (matériaux, échelle, technique, ...).
- performance : action réalisée par un.e (ou des) artiste(s) en présence d'un public. L'œuvre peut être accompagnée de musique, d'une mise en scène ou d'objets.
- plan (cinéma) : prise de vues comprise entre la mise en marche de la caméra et son arrêt.
- protocole : déroulement d'une expérience selon des règles établies et dans une durée.
- ready-made : terme inventé par Marcel Duchamp et qui vient de l'anglais « already-made » qui signifie « déjà fait ». Il s'agit d'une œuvre qui n'est pas fabriquée par l'artiste mais d'un objet « trouvé » et désigné comme œuvre par l'artiste.
- réplique : représentation identique de l'œuvre originale, exécutée de la même manière.
- réversible : adjectif caractérisant un objet ou une matière qui n'a ni endroit ni envers ; ou encore un mouvement qui va dans un sens puis dans l'autre.
- vernaculaire : adjectif caractérisant des formes esthétiques liées à la culture populaire.

PISTES PÉDAGOGIQUES

Les compétences mobilisées par les élèves, dans le cadre des visites organisées à la Galerie Duchamp, sont :

- observer et appréhender le monde qui les entoure en lien avec les entrées au programme : représenter le monde, en cycle 2 ; découvrir la représentation plastique et les dispositifs de présentation, la fabrication et la relation entre l'objet et l'espace en cycle 3 ; aborder la relation entre images, réalité et fiction en cycle 4 ;
- développer leurs capacités à identifier et à formuler leurs perceptions et leurs émotions au contact des œuvres et des artistes ;
- développer leur capacité à prendre la parole en groupe pour partager ce qu'ils et elles perçoivent et ressentent ;
- documenter une démarche de création.

Il s'agit ici de fréquenter les œuvres pour développer l'éducation au regard, et s'approprier le langage sensible des arts et du corps.

Les ateliers de pratique artistique qui viennent prolonger la visite permettent aux enfants et aux adolescent.e.s :

- d'expérimenter, produire et composer des formes plastiques (dessin, dessin « animé », broderie), en choisissant et combinant des matériaux, en réinvestissant des techniques et des procédés (ateliers « Bonne femme » et « flip-book ») ;
- de représenter et nommer le monde environnant ;
- d'articuler le texte et l'image à des fins d'illustration (atelier « Peinture »).

Il s'agit ici de pratiquer pour expérimenter et s'approprier des techniques dans le cadre d'une démarche artistique.

ATELIERS PROPOSÉS PAR LA GALERIE

Pour continuer la visite de l'exposition, la Galerie Duchamp propose un atelier d'une heure aux côtés d'une médiatrice.

« BONNE FEMME » (MATERNELLE)

« Bonne femme » est une sorte de coiffure - un chignon - que les Libanaises trouvent très chic. Cela amusait Maha Yammine de se coiffer comme ça puis de se décoiffer : comme si elle pouvait se transformer à volonté en « dame » puis redevenir elle-même.

A partir d'une image extraite du film d'animation réalisé par Maha Yammine (2020, 40' en boucle) et qui aura été détournée, les enfants pourront redessiner au feutre noir une coiffure qui leur semble très chic.



Maha Yammine, *Autoportrait en bonne femme* (capture vidéo), 2020, dessin animé, 40 sec en boucle. © Maha Yammine

BRODERIE (PRIMAIRE)

Pour son installation *... de torchons et de serviettes...* (2020), Maha Yammine a demandé à sa maman de broder des torchons abîmés qu'elle avait récupérés. Maha Yammine travaille souvent autour ou avec la broderie, une activité que nos mères et nos grands-mères pratiquaient souvent. Maha a appris à broder les points traditionnels mais elle préfère improviser.

Comme Maha, les enfants disposeront d'un carré de vieux tissu, d'une grosse aiguille et de fils de couleur pour broder leurs initiales, en suivant leur imagination - ou en s'inspirant des points bizarres proposés dans « Point Point », le dernier cahier de la collection *Artichouette*.

PEINTURE (PRIMAIRE)

A la manière de Maha Yammine pour l'installation *Salon des artistes cauchois* (2020), les enfants sont invité.e.s à peindre un paysage à partir d'un titre ou d'une phrase décrivant un lieu.

ATELIER FLIP-BOOK (COLLEGE 6^E ET 5^E)

Un flip-book est un livre, souvent de petit format, où les dessins réalisés sur chaque page forment, quand on le feuillette très vite, une action : c'est un peu comme un dessin animé mais en livre. Dans *Autoportrait en bonne femme* (2020), Maha Yammine se coiffe en chignon puis défait son chignon.

De la même manière, les enfants seront invité.e.s à réaliser leur autoportrait dans un flip-book de 20 pages (format A6). Pour cela, il leur est proposé de choisir le métier de leur rêve, d'identifier un geste simple, caractéristique de ce métier puis de le décomposer en 20 séquences : ils et elles dessineront l'action feuille à feuille ; les 20 pages seront réunies et pourront être feuilletées pour que l'on reconstitue le geste et devine le métier de leur rêve !



Maha Yammine, *Sans titre* (détail), 2019, broderie, 220 x 150 cm
© Maha Yammine

Maha Yammine, *Salon des artistes cauchois* (détail), 2020, 124 peintures, 24 x 30 cm
chacune. © Maha Yammine

LA GALERIE DUCHAMP

Créée en 1991, la Galerie Duchamp est un centre d'art contemporain, c'est-à-dire un lieu dédié à la transmission, à l'expérimentation et à la découverte de la création artistique d'aujourd'hui. On y travaille avec des artistes vivants qui viennent y fabriquer et y présenter des œuvres pensées spécifiquement pour le lieu. Cette donnée permet à nos visiteurs et nos élèves une rencontre privilégiée avec les premiers acteurs de la création d'aujourd'hui.

La Galerie Duchamp organise 4 expositions par an et amène, depuis 20 ans maintenant, des artistes dans les écoles, collèges et lycées d'Yvetot et sa région (programme des *Iconocubes*).

Elle développe enfin une activité d'édition et d'enseignement.

INFOS PRATIQUES

Entrée libre et gratuite

du mercredi au dimanche

de 14h à 18h

et sur rendez-vous

-

5-9 rue Percée

76190 Yvetot

-

Renseignements et prise de rendez-vous

Adèle Hermier : adele.hermier@yvetot.fr

ou Fabienne Durand : fabienne.durand@yvetot.fr

-

02 35 96 36 90

galerie.duchamp@yvetot.fr

www.galerie-duchamp.org

-



Membre de RN138is - art contemporain en Normandie, la Galerie Duchamp - Centre d'art contemporain de la Ville d'Yvetot bénéficie du soutien du Ministère de la Culture/Drac Normandie, de la Région Normandie et du Département de la Seine-Maritime ainsi que d'un partenariat avec artpress.